

Haïti suivi de HOME

Par **Jack Hirschman**

Traduit de l'anglais par Nadine Ltaif (HOME), Paul Laraque et Jean-Pierre Pelletier (Haïti)

Haïti

One day in the future these sounds are seeds of,
 there will be a moment when not even the monkeys chirp in the trees,
 when burros will hold their brays,
 when the coconut-milky clouds will not stir in the sky,
 when the thatchwork of huts will not be gossiping
 and there is no breeze or sweat between your body and your rags
 One day when that moment lived for years, for centuries, is here and everything is still
 like death
 or zombie bread holding its breath,
 a drum will begin sounding
 and then another and another, multiplying,
 and voices of the simidors will be heard in every field.
 And the backs,
 those backs with everything written on them,
 which have bent like nails hammered into the wooden cross of the land for ages,
 will plunge their arms into the ground
 and pull out the weapons they've planted.
 For the drums aren't an invitation to a voodoo ceremony.
 The voices of the simidors are singing another song.
 The lambis are growling lions in Africa.
 And it isn't the cranium of a horse hung on the wooden cross braided with limes;
 it isn't a wooden cross at all that's planted in the good earth of new Haiti.

On the night of that day the taste of a mango will be a rapturous fireworks bursting and
 dying into the ecstasy of the simple truth in our mouths.
 Our acres will sleep with their arms round each other.
 The child freed from terror and death will bound with the boundless, and the maize amaze
 the sky upon waking for as long as humanity is.

Haïti

Ces bruits sont les semences d'un jour à venir,
 d'un temps où même les singes cesseront de piailler dans les arbres,
 où les ânes se retiendront de braire,
 où les nuages de lait de coco cesseront de se profiler dans le ciel,

où le chaume des huttes taira son bavardage
 car il n'y a entre ton corps et tes haillons, ni fraîcheur ni sueur.
 Quand le temps, traversant années et siècles, persistera
 quand tout est calme
 comme la mort
 comme du pain zombifié retenant son souffle
 un tambour commencera à résonner
 et puis un autre et un autre, en se multipliant,
 et les voix des simidors seront entendues dans tous les champs.
 Et les dos,
 ces dos sur lesquels tout est écrit,
 courbés comme des clous enfoncés dans la croix de bois de la terre à travers les âges,
 plongeront leurs bras dans le sol pour en extraire les armes qu'ils y avaient enfouies.
 Car les tambours ne sont pas une invitation à une cérémonie vaudoue.
 Les voix des simidors chantent un chant nouveau.
 Les lambis sont des lions d'Afrique rugissant.
 Et ce ne sont point des crânes de chevaux accrochés à des croix de bois entrelacées de limes;
 ni des croix de bois plantées dans la terre fertile de la nouvelle Haïti.

La nuit de ce jour-là, le goût d'une mangue sera un frénétique feu d'artifice explosant et mourant à nos palais dans l'extase de la simple vérité; nos champs dormiront en s'enlaçant; l'enfant libéré de la terreur et de la mort aura l'infini pour limite et la croissance du maïs émerveillera le ciel tant qu'existera l'humanité.

HOME

(to the National Union of the Homeless)

Winter has come.
 In doorways, in alleys, at the top
 of churchsteps,
 under cardboard, under rag-blankets
 or, if lucky, in plastic sacks,
 after another day of humiliation,
 sleeping,
 freezing,
 isolated, divided, penniless,
 jobless, wheezing, dirty
 skin wrapped around cold bones,
 that's us, that's us in the USA,
 hard concrete, cold pillow,
 where fire? where drink?
 damned stiffs in a drawer
 soon if, and who cares?
 shudders so familiar to us,
 shivers so intimate,
 our hands finally closed in clench
 after another day panhandling, tongues

hanging out;
 dogs ate more today, are curled
 at the feet of beds, can belch, fart,
 have hospitals they can be taken to,
 they'll come out of houses and sniff
 us dead one day,
 pieces of shit lying scattered here
 in an American city
 renowned for its food and culture.

The concrete is our sweat hardened,
 the bridge our vampirized blood;
 the downtown, Tenderloin and Broadway
 lights — our corpuscles transformed
 into ads;
 our pulse-beat the sound *tengtengendeng*
 of coins piling up on counters, in
 phonebooths, Bart machines, *tengtengendeng*
 in parking meters, pinball contraptions,
 public lavatories, toll booths;
 our skin converted into dollar bills,
 plastic cards, banknotes, lampshades
 for executive offices, newspapers,
 toiletpaper;
 our heart — the bloody organ the State
 gobbles like a geek in a sideshow
 that's become a national circus of the damned.

O murderous system of munitions and inhuman rights
 that has plundered our pockets and dignity,
 O enterprise of crime that calls us criminals,
 terrorism that cries we are fearful,
 greed that evicts us from the places we ourselves
 have built,
 miserable war-mongery that sentences us to misery and
 public exposure as public nuisances to keep a
 filthy republic clean —
 this time we shall not be disappeared
 in innercity ghetto barrio or morgue,
 this time our numbers are growing into battalions
 of united cries:

We want the empty offices collecting dust!
 We want the movie houses from midnite till dawn!
 We want the churches opened 24 gods a day!
 We built them. They're ours. We want them!
 No more doorways, garbage-pail alleys,
 no more automobile graveyards,
 underground sewer slums.
 We want public housing!

No more rat-pit tubing, burnt-out rubble-caves,
 no more rain-soaked dirt in the mouth,
 empty dumpster nightmares of avalanches of trash
 and broken bricks,
 screams of women hallucinating at Muni entrance
 gates,
 no more kids with death-rattling teeth under
 discarded tarp.
 We want public housing!
 We the veterans of your insane wars,
 workers battered into jobless oblivion,
 the factory young: fingers crushed into handout
 on Chumpchange St.,
 the factory old: spat-out phlegm from the sick
 corporate chest of Profits.
 Instead of raped respect, jobs
 with enough to live on!
 Instead of exile and eviction in this,
 our home, our land,
 Homeland once and for all
 for one and all
 and not just this one-legged cry
 on a crutch on a rainy sidewalk.

1987

HOME*(à l'Union nationale des sans-abris)*

L'hiver est arrivé.
 Dans les enfoncements de portes, les allées, sur les marches
 des églises,
 sous des cartons, sous des vieilles couvertures
 ou, si chanceux, dans des sacs en plastique
 après une autre journée d'humiliation,
 dormant,
 gelant,
 isolés, divisés, sans le sou,
 sans boulot, le souffle court,
 des os froids enveloppés
 d'une peau sale,
 c'est nous, c'est nous aux États-Unis,
 béton armé, oreiller glacé,
 où est le feu? où boire?
 des cadavres condamnés dans un tiroir
 bientôt si, et qui s'en préoccupe?

frissonnement qui nous est si familier
 trembler est si intime à nous,
 nos poings fermés finalement scellés
 après une autre journée à mendier,
 langues pendues,
 les chiens ont mieux mangé aujourd'hui
 recroquevillés aux pieds des lits, ils peuvent roter, péter,
 ont des hôpitaux où on peut les soigner,
 ils sortiront des maisons et nous flaireront
 morts un jour,
 morceaux de merde parsemés là
 dans une ville américaine
 renommée pour sa nourriture et sa culture.

Le béton est notre sueur durcie,
 le pont notre sang vampirisé;
 le centre-ville, Tenderloin et les lumières
 de Broadway – nos corpuscules transformés
 en panneaux publicitaires;
 notre pouls le bruit qui fait *tengtengendeng*
 des pièces de monnaie s'empilant sur des comptoirs, dans
 des cabines téléphoniques, des billetteries automatiques Bart, *tengtengendeng*
 dans les parcomètres, les machins de flipper,
 les chiottes publiques, les postes de péage,
 nos peaux transformées en papier monnaie,
 cartes en plastique, abat-jours pour des bureaux de chefs
 d'entreprise, journaux, papier toilette;
 notre cœur – l'organe sanglant que l'État
 engouffre comme un *geek* ambulancier dans une foire
 devenue le cirque national des damnés.

Ô système meurtrier de munitions et de droits inhumains
 qui a pillé nos poches et notre dignité,
 ô entreprise du crime qui nous appelle criminels,
 terrorisme qui crie que nous sommes à craindre,
 cupidité qui nous expulse des lieux
 que nous avons nous-mêmes construits,
 misérable machine de guerre qui nous condamne à la misère et
 à l'opinion publique dangereuse pour garder
 une crasseuse république propre –
 cette fois-ci nous n'allons pas être effacés
 dans le mur des villes ghettoïsées, *barrio* ou morgue,
 cette fois-ci notre nombre est en train de grandir
 en bataillons de cris unis :

On veut les bureaux vides et poussiéreux !
 On veut les salles de cinéma ouvertes de minuit à l'aube !
 On veut les églises ouvertes 24 Christ d'heures !

On les a construites. Elles nous appartiennent. On les veut !
Plus d'entrées de portes, des allées de poubelles
plus de cimetières automobiles,
bidonvilles d'égouts souterrains.
On veut des logements sociaux !
Fini les tubes de fosse aux rats, les grottes de gravats brûlées,
plus de saleté imbibée de pluie dans la bouche,
poubelle vide cauchemars d'avalanches de déchets
et des briques cassées,
cris de femmes hallucinant à l'entrée de Muni
aux tourniquets
plus d'enfants qui grincent des dents comme à l'agonie sous une
bâche jetée.
On veut des logements sociaux !
Nous, les vétérans de vos guerres folles,
ouvriers chômeurs tombés dans l'oubli,
la jeune usine : des doigts crispés pour mendier
sur Chumpchange St.,
la vieille usine : crachats expulsés du coffre
des corporations malades du Profit.
Au lieu de violer notre respect, donnez-nous
du travail pour survivre !
Au lieu de l'exil, et de l'expulsion
d'ici, notre maison, notre terre,
Patrie une fois pour toutes
pour tout un chacun
et pas seulement le cri d'un homme unijambiste
avec béquille sur un trottoir trempé.

Notices biographiques

Jack Hirschman, né à New York le 13 décembre 1933, est décédé le 22 août 2021. Diplômé du City College de New York et de l'Université de l'Indiana, il a été un adepte de la *Beat Generation*. Poète et traducteur, il est l'auteur de nombreux livres de poésie, dont *All That's Left* (City Lights Books, 2008) et *The Arcanes* (Multimedia, 2006). Il était responsable de nombreuses anthologies et a dirigé plusieurs revues. Par ailleurs, il a été traduit dans une demi-douzaine de langues. Hirschman a aussi été poète lauréat de San Francisco et fondateur du *San Francisco International Poetry Festival*. Il a enseigné à l'Université de Californie à Los Angeles. **Il considérait *Home* comme son poème le plus important avec *The Arcanes*.**

D'origine libanaise, **Nadine Ltaif** vit à Montréal depuis 1979. Poète et traductrice, qui a travaillé directement avec Jack Hirschman sur la traduction de *Home*, Nadine a publié plusieurs recueils, dont la plupart aux éditions du Noroît. Son dernier livre de poésie, *Rien de mon errance*, a paru en 2019. Elle a collaboré à de nombreuses revues littéraires canadiennes et européennes. Des versions anglaises de ses ouvrages ont paru aux éditions Guernica, traduits par John Asfour et Christine Tipper. Elle a traduit de l'anglais le recueil *Nisan* de John Asfour au Noroît. Elle est cofondatrice et coéditrice de la revue numérique *Mitra* : <http://mitra.ca/>. Elle collabore également à la production de films d'auteur avec la compagnie Nadja Productions.
<https://escarnetsdishtar.blogspot.com/>

Paul Laraque, né le 21 septembre 1920 à Jérémie, en Haïti et mort le 8 mars 2007 à New York, est un poète haïtien, collaborateur fréquent de Jack Hirschman. En 1979, il obtient le prix *Casa de las Américas* (la Maison des Amériques à Cuba) pour son double recueil de poésie, *Les Armes quotidiennes / Poésie quotidienne*.

Poète, traducteur littéraire, **Jean-Pierre Pelletier** collabore depuis une trentaine d'années à des revues, des anthologies, d'ici et d'ailleurs. Il est l'auteur de neuf livres, dont quatre sont des traductions; les autres de son cru. Le dernier, *Le crâne ivre d'oiseaux* (Éditions des Forges), a vu le jour en 2016. Entre autres projets, dont une traduction de l'espagnol, deux autres livres sont en préparation : *Boxer avec le vide* et *Le cœur glacé de la flamme*.

Notes

La traduction de *Haiti*, signée Paul Laraque et Jean-Pierre Pelletier, est une variante très légèrement modifiée par J.-P. Pelletier de la version initialement publiée dans *Ruptures* n° 3, 1993.

La traduction de *Home*, par Nadine Ltaif, est une variante légèrement retouchée de la version initialement publiée dans *Exit* n° 60, 2010.